



# Louis M., Firmin C. De l'Assistance publique : perte d'identité ?

**Marie Rouanet**

DANS **EMPAN** 2010/4 n° 80 , PAGES 133 À 136

ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 1152-3336

ISBN 9782749213491

DOI 10.3917/empa.o8o.o133

Date de mise en ligne : 01/02/2011

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-empan-2010-4-page-133?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour érès.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# Louis M., Firmin C. De l'Assistance publique : perte d'identité ?

Marie Rouanet

Dans les cellules de punition des pénitenciers pour enfants – prisons dans la prison –, j'ai trouvé de véritables fiches d'identité bien que le règlement spécifie de ne pas « charbonner » les murs, et souvent, près du nom, ce bouleversant renseignement : « né à l'Assistance ». Au lieu d'être né d'un ventre de femme et dans un lieu, le jeune détenu n'avait ni mère ni pays. Ne lui fallait-il pas, plus que n'importe qui, laisser sa trace, marquer le mur ?

## Louis M.

Louis M. a-t-il jamais fait la même chose ? Il semblerait que non... Arrivé à quelques mois chez Eulalie, « nourrice de l'Assistance publique et laveuse de linge » de son état, il fut « colon » de deux établissements de « correction » de l'âge de 12 ans à sa majorité.

Lorsque je l'ai connu, il était ouvrier agricole dans une grande propriété viticole du Languedoc. Il habitait dans une maisonnette prêtée par le régisseur au milieu des vignes. C'était la dernière de ses places. Il y demeura quarante ans. Je fus sûrement la seule à connaître les circonstances de sa condamnation ; il n'avait fait de confidences à personne puisqu'il avait décidé que personne ne connaîtrait son histoire.

Dans son enfance sans tendresse, baisers et gâteries, il avait aimé paternellement et fraternellement une nourrissonne arrivée chez Eulalie lorsqu'il avait 10 ans. Louis était un petit garçon solide qu'en dehors des heures de classe, encore manquait-il souvent l'école, la nourrice employait à la garde d'un autre nourrisson. Il détestait les opérations dégoûtantes près des bébés, souvent foireux et couverts de croûtes. Il préférait pousser les lourdes brouettes de linge jusqu'au lavoir ou porter les corbeilles de linge sec chez les clients.

Mais lorsque arriva Ernestine, il se mit à aimer ce bébé minuscule, fragile et promis à la mort, comme beaucoup de ces enfants

« confiés » par l'Assistance. Louis avait dans l'idée qu'Ernestine devait grossir pour être plus résistante. Il lui donnait la becquée, écrasait un morceau de pomme de terre entre ses doigts, mâchonnait pour elle quelques filaments de viande, la forçait à boire du lait, cuillerée après cuillerée. Il la portait dans ses bras partout où il allait. À 1 an, elle ne marchait pas.

Pour elle, il avait réinventé les caresses, les grimaces qui font rire les bébés. Il regardait ce petit visage lisse et le regard bleu, bleu comme la boule – Vous savez ? – qu'Eulalie agitait dans l'eau du dernier rinçage pour donner au beau linge cette lueur bleutée qui faisait chanter le blanc.

Lorsque Ernestine commença à tousser, Louis fit le siège de la nourrice pour qu'elle achète le sirop recommandé par le médecin contrôleur, venu d'autres fois constater les décès. Eulalie refusa car « la petite fille était pour mourir de toute façon ». Louis, pour acheter le remède-miracle, vola des sous dans la réserve de la vieille. Elle s'en aperçut et le frappa plus fort que d'habitude. Mais Louis avait 12 ans, des muscles et l'énergie du désespoir, il la battit aussi. Deux jours après, le bébé mourut.

Louis pilla les économies de la nourrice et s'enfuit. « Évadé le 5 novembre... rattrapé le 20 novembre », dit le cahier d'érou. C'est là qu'il fut condamné à la maison de correction jusqu'à sa majorité pour « vol aggravé ».

Pendant les années de pénitencier, Louis employa toute son énergie à passer inaperçu : il choisit l'inexistence. Se tenir en dehors de tout ce qui se tramait et que rapidement il avait évalué : les pouvoirs, l'amitié, l'amour, la recherche des protections. Il ne se passionna pour rien ni personne. Il observait, jugeait, passait à travers mailles. Au bout de quelques années, plus rien ne le toucha en profondeur. Ni Dieu dont l'aumônier parlait, ni la patrie. Quand des détenus criaient à l'injustice, appelaient à la révolte, il restait de bois. Chacun pour soi et lui pour lui. Sa fiche le déclara : « convenable et taciturne », « Aucune punition grave ». C'est pourquoi je crois qu'il ne charbonna un quelconque mur. Et à la fin de son séjour : « fera un excellent ouvrier agricole ».

À sa sortie, il s'appliqua à ne pas exister pour ne plus subir les désagréments de tout attachement. Il mourut seul, dans son jardin, après une vie grise où il n'eut d'autre satisfaction que la tranquillité.

#### FIRMIN C.

Firmin arriva dans une famille d'agriculteurs, une famille nombreuse pour laquelle le petit revenu régulier versé par l'État n'était pas négligeable.

Firmin fut mêlé, vaille que vaille, avec les autres enfants de la maisonnée. Il alla à l'école comme tous les autres, plus réguliè-

ment que Louis M. Il faut dire qu'il y a plus d'une génération d'écart entre Firmin et Louis. Dans les années 1950, les contrôles des parents nourriciers étaient plus stricts.

Firmin était doux et très timide, il l'est toujours autant, tout juste moyennement intelligent, d'une docilité à toute épreuve. Certes, il savait qu'il était différent des autres enfants, mais il était bien traité et s'accommodait d'être plus souvent sollicité pour des corvées. Il se proposait même pour rendre les services que dans tout le monde rural, on demandait aux enfants : porter le pain depuis l'école, aller chercher un outil, rentrer les bêtes, etc. Le cas de Firmin n'était pas isolé. Beaucoup de petits propriétaires furent justes et bienveillants pour les enfants confiés de l'Assistance.

Mais les choses se gâtaient souvent à l'adolescence quand, le temps scolaire terminé, il fallait soit se séparer du pupille, soit le garder sous contrat, comme ouvrier ou apprenti. Beaucoup hésitaient. Ils n'avaient pas toujours les moyens de payer un salaire, si maigre qu'il fût. Ils se posaient aussi des questions sur le passage de l'enfance à la maturité. On ne compte pas les histoires qui courent encore sur des pupilles devenus ivrognes, violents, lubriques ou voleurs, ou les trois à la fois, ou pire : contestataires, se laissant influencer par les mauvais camarades rencontrés au bistrot le dimanche et commençant à parler de droit et de justice sociale. Les anciens « parents » avaient peur pour leurs femmes et leurs filles, leurs biens, leur réputation. Il s'en racontait, il s'en raconte encore des choses, après beuveries, sur la manière dont « certains » traitaient les enfants assistés.

Finalement, à la ferme, Firmin passa du statut d'enfant à tout faire, gratuit, de surcroît rapportant de l'argent, à celui d'ouvrier. La famille fit peut-être ce calcul d'avoir sous ses ordres un garçon connu et jaugé, mais n'excluons pas un certain attachement. Firmin : une sorte de benêt qui s'annonçait sobre et modèle. Le dimanche, il ne sortait pas ou rarement. Ce qui était le plus apprécié était une indéfectible piété. Messes,

offices, confessions et communions faisaient de lui un employé irréprochable en même temps qu'un catholique convaincu. Et n'oublions pas que l'enseignement privé prônait l'obéissance aux supérieurs, l'acceptation de sa condition sociale d'infériorité et l'humilité comme grandes vertus chrétiennes.

Firmin avait intégré tout cela. Il n'était pas résigné mais joyeux de rester à sa place. Il ne paraissait pas travaillé par le sexe, inhibé probablement par les prêtres qui, dans le secret de la confession, mettaient dans les esprits que la masturbation, la fréquentation des prostituées, la zoophilie, très pratiquée avec les brebis, non seulement conduisaient en enfer après la mort mais avaient leur punition sur terre en rendant malade ou idiot. Firmin devait rester résolument pudibond.

À mesure que passèrent les années, sa place dans la maison ne fit que s'affirmer. Il avait pris résolument le parti de ses maîtres et on pouvait lui faire confiance pour surveiller de près les saisonniers comme les autres ouvriers. Horaires, exécution scrupuleuse des ordres, le patron était obéi. Cela lui créa un statut à part qui lui suffisait. Dans son humilité chrétienne, il savait qu'il était « moins ». Il soignait comme son propre bien ce qui n'était sien, ni peu ni prou. Il ne comptait jamais ni son temps ni ses efforts. Il fit même mieux, c'est à ses patrons qu'il confiait le souci de garder ses économies, qui s'accumulaient puisqu'il était logé et nourri. Je puis affirmer qu'il ne songea pas qu'un événement imprévu, un décès, un divorce, une brouille, pouvait le jeter à la rue, sans rien.

Par bonheur, la ferme qui l'occupe encore passa harmonieusement dans les mains d'un des enfants, Firmin passa lui aussi à travers cette cession comme un enfant confiant. À mesure que le temps s'écoule, il est de plus en plus « de la famille ». Les diverses fêtes, mariages, baptêmes sont un peu les siennes. Il fait de menus cadeaux aux enfants de ses « frères et sœurs ». Il va toujours à la messe le dimanche, achète un gâteau pour tous, fait les courses avec le porte-monnaie familial. Il continue à soigner

la propriété comme la sienne. Ce que les patrons tolèrent de leurs propres enfants et petits-enfants : manquement à la sobriété, négligence dans les pratiques religieuses et même abandon, rixes d'après boire, moqueries ouvertes concernant l'Église, tout cela ne le rend pas jaloux.

Il me semble le voir, le dimanche, content, souriant dans ses beaux habits, passant sur une moto toujours chargée, prêt pour quelque innocente distraction : loto, partie de cartes, tir à la fête !

Qui est-il aujourd'hui, cet homme plutôt satisfait ? A-t-il conscience d'être ce vide où résonne une chronique familiale de substitution ? Qui est le plus heureux de Louis ou de Firmin ? Aucun n'est lui-même en tout cas. Aucun n'a été au bout de ses possibilités !

Louis lisait, se tenait au courant de l'actualité, il mourut seul après avoir vécu invisible. Estimé : oui. Aimé : non.

Firmin a vécu de la vie des autres. Il sera enterré dans le caveau de famille.

Marie Rouanet et Yves Rouquette partagent leur vie depuis de nombreuses années. Ils ont construit, chacun de leur côté et conjointement, une œuvre poétique et romanesque. L'occitan en est la référence. Vous pouvez les rencontrer sur Internet.